

ABONNEMENTS : BELGIQUE, Un an 5 francs
ETRANGER, Un an 8 francs

La responsabilité des articles incombe à leurs auteurs.
Les articles anonymes ne sont pas insérés.

Directeur : Alfred LANCE, Tél. 3443
Rédacteur en Chef : N. DESART, Tél. 2051

Adresser toute la correspondance aux Bureaux du Journal : RUE LULAY, 2, Liège

ANNONCES : On traite à forfait.
La ligne (en chronique, 2^e et 3^e page) 50 centimes. En échos, 3 francs.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
Défense de reproduire les articles sans citer la source.

■ A la suite de nombreuses demandes, l'Administration du « Cri de Liège » vient de décider la création d'Abonnements de Saison Théâtrale (1^{er} Octobre à fin Mars) au prix très réduit de fr. 2.50.

■ S'adresser aux bureaux du Journal

Profil de Milliardaire

Il y a cinquante ans, dans la misérable église d'un misérable village de l'Ohio, on voyait chaque soir entrer un jeune homme blond, chétif, timide, aux gestes effacés et craintifs. Il passait un grand tablier bleu où prenait un petit chiffon blanc et, durant deux heures d'horloge, astiquait les candélabres, nettoyait les carreaux, faisait reluire les boiseries et miroiter les cuivres. Parfois, quand il y avait un office, il allumait les cierges et doucement agitant les sonnettes. On ne le payait pas pour cela, et c'est au contraire souvent lui qui contribuait de sa poche au bien-être de la congrégation. Je n'en veux pour preuve que la page suivante, détachée de son carnet quotidien de dépenses :

27 novembre. Petit pain pour le diacre Thomas. 20 cents
— Papier pour l'église. 40 »
— Tronc des pauvres. 30 »
28 novembre. Timbres pour le diacre Thomas. 20 »
— Enveloppes. 20 »
— Le Macédonien, journal relig. 10 »
— Tabac pour le surintendant. 20 »

Ce petit sacristain modèle, qui achetait, en même temps que son salut éternel, du tabac pour le diacre de sa paroisse, avait nom : John Rockefeller. Il s'appelle aujourd'hui : le Roi du Pétrole.

Une nuit — c'est lui qui raconte la chose dans une de ses autobiographies — on vint l'arracher à son sommeil.

— Le diacre est très malade...
Vite, il se vêtit et courut à l'église. Dans une petite chambre attenante à la chapelle, sur un grabat, un vieillard râlait.

— Je vous ai fait venir, John, pour vous faire mes derniers adieux et parce qu'avant de mourir, il faut que je vous confesse quelque chose...

John se recueillit et il attendit la confession. Enfin, elle vint...
— Cette chose, mon enfant, c'est que malgré tout, je ne vous ai jamais aimé et que j'ai toujours préféré votre frère William...

« Vous savez, raconte M. Rockefeller dans ses mémoires, ce n'est pas très rafraîchissant de se voir appeler par un mourant pour s'entendre dire cela. Cependant, je me dis que si le diacre Thomas préférait mon frère William, qui ne venait jamais nettoyer l'église, qui mettait rarement dans le plateau à la quête et qui ne chantait pas à l'orgue, c'est parce que c'était un travailleur, et je me résolus, moi aussi à travailler. Le lendemain, je demandai à entrer dans les docks. Trois mois après, j'y avais une situation en chef. Deux ans plus tard, j'y devenais riche... »

Et la meilleure preuve que John Rockefeller n'en voulut pas au ministre du Seigneur de sa supériorité et peu agréable confession, c'est que, sur le minuscule carnet de dépenses, où étaient alignés les petits pains du diacre, tous les timbres de la paroisse et le tabac du surintendant, d'une belle cursive, en regard de ses prêts, il écrivit, à l'encre rouge, ces deux mots : « Let it go ! N'en parlons plus ! »

Etrange et singulière figure ! J'ai cherché dans le dédale de l'histoire de cet homme la trace de quelques-uns de ces combats homériques, de ces batailles géantes, de ces assauts forcés qui zèbrent comme d'un coup

Pour nos Héros

Nous sommes heureux de constater l'enthousiasme que notre idée a provoqué. Tous les jours ce sont des marques d'estime qui nous arrivent, et les listes de souscriptions que nous avons mises en circulation se couvrent déjà de signatures.

Nos démarches pour la constitution du comité n'ont pas été infructueuses, et parmi les personnalités qui nous apportent leur appui, nous citerons le nom de M. le Baron Jos. de Crawhez, bourgmestre de la ville de Spa, qui nous écrit :

« Très heureux de vous voir prendre

l'initiative d'un mouvement destiné à commémorer l'acte accompli par Monsieur Georges Krins, je m'empresse de vous faire savoir que je consens très volontiers à être membre du Comité chargé d'honorer la mémoire du jeune héros ».

Nous adressons à M. le baron de Crawhez les meilleurs remerciements de tous nos amis qui suivent avec intérêt le mouvement que nous voulons créer.

A bientôt d'autres nouvelles, et, nous pouvons hardiment le dire, qui seront intéressantes.

de sabre les parchemins d'un Vanderbilt ou d'un Pierpont Morgan. Mais, peine perdue ! Dans la vie de M. Rockefeller, il n'y a pas de charge de cavalerie ni de trouées par le canon : il n'y a que des alignements de petits carnets et de petits papiers. C'est un comptable modèle qui a toujours couché des chiffres sur des feuilles blanches et qui, aux docks comme aux raffineries d'huile, sur les chantiers de pétrole comme dans les usines à gaz, a dû toujours, chaque soir, inscrire ses recettes et ses dépenses, supputer ses gains et ses pertes, mais qui n'a pas toujours dû mettre en face de ses prêts : « N'en parlons plus !... »

Et en comptant, comptant toujours, en chiffrant, chiffrant encore, il est arrivé à une puissance extraordinaire, à une richesse inouïe. Il n'y a pas aujourd'hui, parmi les quatre-vingts millions d'habitants de la grande république du Nouveau-Monde, une goutte d'huile que l'on verse, il n'y a pas une pinte de pétrole que l'on brûle, il n'y a pas une once de graisse ou de cirage que l'on use qui ne vienne ajouter au revenu de M. Rockefeller, qui ne fasse rentrer du billion, de l'argent ou de l'or dans les poches de M. Rockefeller. Cet homme a accaparé, a capté une des sources de l'énergie et de la lumière humaines, et il frappe comme d'un impôt chaque homme, chaque chaumière, chaque palais de son pays, et des quantités d'autres hommes et d'autres demeures d'autres continents par-delà les mers.

Il possède une fortune d'un milliard et demi qui lui rapporte cent millions par an. Les statisticiens vous diront que cela fait cent cinquante francs de revenu par minute, deux francs cinquante par tic-tac d'horloge...

Lettre de Paris

Correspondance particulière du
CRI DE LIEGE

C'est toujours le même temps de pluie et c'est toujours la même animation fébrile, le même Paris en halètement perpétuel. Les terrasses des boulevards sont envahies ; on y prend le frais comme au printemps, sous les grands stores abaissés, dans la lumière crue des arcs électriques, tandis qu'à deux mètres devant soi, la pluie tombe fine et continue.

C'est un temps délicieux pour les théâtres qui regorgent de monde, pour les innombrables cinémas qui sont bondés dès l'après-dînée, pour les cafés chantants où, dès le soir, plus une place n'est vacante. On court avec entrain à tous les plaisirs, à tous les spectacles, à toutes les réunions. Il n'est pas jusqu'aux assemblées plus sévères qui ne réunissent un monde fon. C'est ainsi que la salle Drouot, la fameuse salle de ventes, était occupée cette semaine par les curieux d'art, les amateurs, ou les désolés, qui fréquentent d'ordinaire ces lieux. Il est vrai que le programme s'y composait de souvenirs troubles, de curiosités étranges, à l'occasion de la vente des meubles, tapisseries, et mille choses plus riches les unes que les autres, qui appartenaient à Mlle Lantelme, la jolie actrice dont on se rappelle la fin dramatique, l'étrange mort.

On ne peut pas s'imaginer ce que cette vente a suscité d'empressement. Ce fut une belle réunion mondaine, où l'on eût pu relever les noms de gens de la plus belle société, et d'actrices en vedette. La salle était une ruche bourdonnante où dominaient la voix du vendeur, les coups nets du maillet à chaque adjudication. Et c'étaient des prix fous pour des objets, luxueux il est vrai, mais dont la valeur s'aggravait des souvenirs presque pieux dont on entourait encore le nom de la disparue. Le premier jour de vente a dépassé 200.000 frs. Joli denier, qui donne quelque idée du luxe dont s'entourait l'artiste.

Et voulez-vous des nouvelles des théâtres ? En voici quelques-unes :

Au Théâtre Réjane, *Un coup de téléphone* a fait rire. M. Claretie riait. M. Edwards riait. M. Gunsbourg riait. Il est vrai que M. Gunsbourg rit perpétuellement. Il rit aux anges qui auroient, de leurs ailes, Dieu, son collaborateur ordinaire.

Mme Réjane nous apparaît chaque saison sous un jour nouveau. L'hiver dernier, elle fut comédienne de revue. Voici qu'elle joue les petites femmes de vaudeville. Elle est lestée comme un cabri et elle pépie comme un petit oiseau. Les solennels disent que c'est déchoir qu'aborder ce genre de comédie. Pardon, ce n'est point Mme Réjane qui s'abaisse, c'est le genre qu'elle relève : il y a bien de la différence.

Aux Bouffes-Parisiens, c'est Loïe Fuller qui triomphe, dans ses prestigieuses lumineuses. Au Théâtre Antoine, M. Bénétre montre les effets d'une petite baguette magique au moyen de laquelle un enfant obtient tout ce qu'il veut : un piano à queue, des chapelets en perles fines, des chandeliers d'argent et des bonbons.

Il est vrai qu'une tante millionnaire entend les vœux du marmot et joue le rôle de bonne fée.

M. Bénétre a lui-même une petite baguette magique : c'est sa plume. Il s'en sert pour dresser des devis d'entrepreneur et pour écrire des comédies. Mais les envieux disent que ses comédies n'auraient peut-être pas tant de succès si, outre sa plume, il ne possédait pas le même talisman sonnant et trébuchant que la bonne tante millionnaire.

Il y avait d'autres nouvelles encore, plus intéressantes à vous dire, Liégeois. Mais ce sera pour une autre occasion.

Contrairement à ce que disait notre excellent collaborateur, M. Arsène Heuze, qui n'a pas le temps de faire des articles réguliers, le temps ne manque pour bavarder davantage. Et puis, les *Folies filles* de Göttingenberg m'attendent au Moulin Rouge.

Jean David.

Amon nos Autes

Chronique des lettres wallonnes



M. Henri HURARD

Nous sortirons aujourd'hui de notre jardin. Il a, c'est vrai, il a de beaux arbres qui lèvent haut dans le ciel leur couronne de feuilles. Il a des pommiers dont les branches, à l'automne, pendent sous la charge des fruits. Des vergers et du parterre, les fleurs débordent sur le sentier. Mais nous marchons toujours entre les mêmes plate-bandes, alors qu'il est d'autres jardins.

Henri Hurard appartient à la brillante pléiade des littérateurs verviétois. Né en 1876, il publiait à 17 ans un recueil, « L'auvent du Rave » ; il s'y essayait dans le genre où excelle notre Jos. Vrinat. Mais Hurard est surtout un dramaturge : il a écrit d'alertes comédies : « Monique, Dju l'auré, les Esclaves ». Il y affirme un souci d'originalité, de finesse et de psychologie.

Avec une belle hardiesse, Hurard a quitté les sentiers battus : il n'a pas craint de donner au théâtre wallon des pièces à thèse : « Po s'fré, lu tèche qui ruspite, Bordon d'vilèss, l'Ehale » où il pose le problème de la situation de l'enfant après le divorce. Ces tableaux d'un réalisme poignant, dénotent une observation serrée des caractères et une habileté scénique consommée.

Nos chansonniers wallons brodent souvent leurs œuvres sur des airs de pont-neuf ou de rengaines sentimentales. Tous ne rencontrent malheureusement pas comme Henri Hurard, la très artistique collaboration de M. François Gaillard. Ce jeune et verveux compositeur a mis en musique douze chansons et deux drames lyriques du

fécond écrivain : « Lu May' d'amour et L'amour au Vièdje ».

Le bagage littéraire de M. Hurard est déjà considérable. Il a écrit une trentaine de pièces de théâtre, souvent primées par notre Académie Wallonne et par le Gouvernement. Il a fait créer cette année « Lu feû d'tel-ansons » une des œuvres les plus littéraires et les plus neuves que je connaisse en wallon. Grâce à ses succès au théâtre, il n'est plus un inconnu pour les Liégeois. Mais que d'auteurs, dans nos provinces wallonnes, attendent en vain l'encouragement d'un peu de popularité. Nous avons du temps de reste pour les potins et les clabauderies ; nous en manquons pour les braves gens et les belles œuvres. Nous suivons toujours le même sentier, entre les mêmes plate-bandes. Pourtant des frontières de France aux marches d'Allemagne, toute la Wallonie fleurit, comme un immense jardin.

Julien Flament.

Lès Oriliyètes.

(DIALECTE Verviétois)

I.
I l'aima pacequ'il esteut bèle
Et qu'les cis qu'il volit hanter
Estil r'boulés
I rya d'tote cisse ribambèle
Da galants qui toumât de court
Du mots de cour.

II.
Lu pauve ewèrps'aveut-mêl è l'tiesse
Quu l'amour mais'fril' b'è les djins
Mais n'è l'aurd'jint
Du n'poteur mète à pont s'ritchèsse
I s'det qu'les cens n'valet n'è tant
Qu'on l'èdit portant...

III.
I d'vène reud sot de l'bèle d'jone fève
Et passa des nûs s'ins d'wèrm
Et po d'jèmi
Et même on l'èscouta-st-on fève
E pleine nûl, l'vèssèje esprit,
Pièrdant l'esprit.

IV.
I ala ter l'èlève l'damzulete
Qui d'ha tot riyant : « vos m'hantrez »
Quand m'apwètrez
« des steules po m'èr d'ès oriliyètes »
...I responda qu'po ter su d'sir,
...I'èrèst-stu cir.

V.
Lu clère leune cisse nûl l'a v'indjote,
Du si-ènn'mi, l'è solo d'osté,
Qu'à tant d'clauré...
Po rîre de valet qui sonjève,
Ile el mina d'è l'grand viot.
Po l'èr dauvi.

VI.
Lu pauve valet tapan l'chah'fève,
Tot vèyant l'portait de Cir là...
C'esteud coulé.
Dès steules!!! L'è-aveut des vah'fèves
I n'aveut qu'd'prinde, qu'd' l'chah'fève
Sins dire : merci...

VII.
Et sins piède one dumèye minute
I cora-st-è l'èue tot fr dreut,
Mais l'malheureux
Su rya tot lant qu'les mèynat'
Li plorît l'pwevèye l'amour.
Qui crêhe, puis mourit...

VIII.
Lu pauve bécèle font b'è d'zèlye...
Cou qu'aveut fait, lève è l'comprît
Quand l'è l'raprît...
Ile lamutha d'one douce foleye,
Tot n'wèzant moy, mangré su d'sir
Rulouki l'ètr.

Henri Hurard.

Notre Album

Remembrances.

D'ou vient cette aubade câline
Chantée, ont eût dit en bateau,
Où se mêle un pizzicato
De guitare et de mandoline.

Pourquoi cette chanson de plomb
Où passent des senteurs d'orange,
Et pourquoi la séquelle étrange
De ces pèlerins au froc blond

Et cette Dame, quelle est-elle,
Cette Dame que l'on dirait
Peinte par le vieux Tintoret
Dans sa robe de brocatelle?

Je me souviens, je me souviens:
Ce sont des défuntes amées,
Ce sont des guirlandes fanées,
Et ce sont des rêves anciens.

Jean Moréas.

Nos Concours

Le *Cri de Liège* ouvrira prochainement un concours de pièces en un acte, concours réservé aux auteurs dont aucune œuvre n'a encore été jouée. Ce concours comprendra trois catégories.

- A. - Pièces françaises.
- B. - Comédies de salon.
- C. - Pièces wallonnes.

Toute latitude est laissée à l'auteur quant à l'emploi de la prose ou du vers. Tous les dialectes wallons sont admis à concourir.

Nous publierons prochainement les noms des jurés et le règlement de ces concours.

Nos Artistes



M. Ad. MARECHAL

Né à Liège en 1867, Adolphe Maréchal fit ses études musicales au Conservatoire Royal de Liège, sous les directions de Bonheur et Carman. Il débuta en 1891 à Tournai, puis passa à Dijon, Reims et Anvers, pour entrer en 1894 à l'Opéra-Comique de Paris. Après une carrière artistique aussi rapide que brillante, Maréchal, fidèle au sage conseil de son vénéré maître Carman, voulut quitter le théâtre avant que celui-ci ne le quitte. Il revint donc se fixer dans sa chère et belle cité dont il avait si vaillamment soutenu la réputation artistique. Mais, toujours jeune, il veut consacrer sa grande expérience à la formation d'artistes. Et c'est pourquoi il a fondé, de ses propres deniers, une école de déclamation lyrique, où tous trouveront un enseignement précieux et noblement désintéressé.

Lire en deuxième page
notre CHRONIQUE DES THÉÂTRES

Il en est temps encore.

1.
Ah! Si j'avais pignon sur rue,
Des bûches, du lard et du pain,
Bret de quoi narguer la venue
De l'hiver, du froid, de la faim,
Je te dirais "Femme que j'aime"
Faisons ménage sous mon toit
Et ce sera ma joie extrême
Que tu veuilles dicter ta loi.
Mais je suis un pauvre bohème...
Peut-être le bonheur
T'attend-il loin de moi...
Il en est temps encore, mon cœur,
Sauve-toi!

2.
Sous le soleil qui nous caresse,
A présent, nous jasons d'amour,
Devenant d'éternelle ivresse :
Mais l'été, ma mignonne, est court !
Le baiser le plus doux lui-même,
Lorsque l'on souffre, est sans saveur,
Et pendant qu'on se dit : "Je t'aime !"
On éprouve une âpre rancœur.
Va, je suis un pauvre bohème...
Peut-être le bonheur
T'attend-il loin de moi...
Il en est temps encore, mon cœur,
Sauve-toi!

3.
Tu pense si j'ai de la peine
En te parlant ainsi, ce soir.
Je trouble ta gaillarde sérénité
Je fais simplement mon devoir !
Je ne sais que trop par moi-même
Ce qu'il en coûte de pleurer.
Ma vie est un affreux poème :
Ne tente pas de le chanter.
Ah! je suis un pauvre bohème...
Peut-être le bonheur
T'attend-il loin de moi...
Il en est temps, mon cœur,
Sauve-toi!

Cascaret.

Nous avons reçu de M. Léon-Marie Thyllien-
ne. Les Lauriers sont coupés. La maîtresse Mécanique, Mlle Rita, amoureuse. et Ya-Ya.
Nous en reparlerons.

Victimes de l'obsession, certains de nos concitoyens voient des cinémas partout : l'on nous affirme que des pourpailleurs sont engagés, lesquels tendent à l'ouverture de deux nouvelles "boîtes à musique". La première — simple cinéma — s'installerait rue Féronstrée. La seconde — énorme Palace — engloberait le pâté d'immeubles sis place du Théâtre entre les rues St-Gangulphie et Maillart.

Après tout, il y a bien à Rome autant d'églises qu'il y a de jours dans l'année...

Le bon poète Valère Gille — nous l'avons dit — a fait recevoir une pièce à la Comédie Française. Puisse « Le Sacrifice » convaincre les Français de ce que tous les Belges ne parlent pas le Beulemans.

Notre concitoyen Félix Bodson, dont nous publions le portrait l'autre dimanche vient de voir sa pièce en 3 actes et en vers — La Cour du Roi Pétaud — reçue à l'unanimité par le Comité de lecture du Théâtre National à Bruxelles.

Ces sanctions officielles du talent de nos écrivains finiront-elles par secouer notre indifférence?

Il est à la tête d'une de nos scènes, mais les affaires ne vont pas brillamment. Récemment, il reçoit la visite d'un créancier : — Monsieur, je suis fatigué d'attendre, et je voudrais bien savoir quand vous me payerez? — Mon ami, vous êtes vraiment trop curieux répondez notre directeur... Et il tourna le dos, Authentique.



Cours gratuits de chant et de déclamation lyrique donnés par M. Ad. Marchal de l'Opéra-Comique. Les jeunes gens qui désirent suivre ces cours peuvent se faire inscrire rue Renssonnet.

Chronique des Arts et du Monde

A la Cour.
La Reine est rentrée mercredi soir à Bruxelles.
Le Roi, accompagné du commandant baron Buffin, officier d'ordonnance, s'était rendu à Sterpenich à la rencontre de Sa Majesté.

A la Cour.
La Duchesse de Vendôme, venant de Paris, est arrivée à Bruxelles et est descendue au Palais de la Comtesse de Flandre, où se trouvait déjà le duc de Vendôme.

Les nominations.
M. E. Gérard, Secrétaire Général du Ministère des Chemins de fer, est chargé, ad interim, des fonctions de Secrétaire Général du Ministère de la marine, des postes et des télégraphes.

Le capitaine en second d'état-major, L. Chabeau, attaché au cabinet du Ministre de la guerre, a été nommé secrétaire du cabinet militaire.

Notre correspondant d'Anvers nous informe de ce que M. Florimond Gilleir vient d'être nommé professeur de contrebas au Conservatoire Royal de Musique de cette ville.

Samedi prochain, 30 Novembre, sera célébré en notre ville le mariage de Mademoiselle Germaine Mosbeux avec M. Alexandre Abras, officier de cavalerie à Bruges. Nous en causerons.

Ce Samedi aura lieu à l'Hôtel d'Angleterre le banquet annuel du jeune barreau. Le dîner sera suivi d'une revue. A samedi prochain les détails.

Le Samedi 4 Janvier prochain, M. Georges Braconier de Henricourt donnera une soirée dansante au foyer du Conservatoire Royal de Musique. Nous en recauserons.

De Paris.
Mlle Jeanne Provost, la brillante pensionnaire de la Porte Saint Martin, a épousé ces jours derniers M. Firpo de Philadelphie.

M. Brictoux, le distingué professeur à l'Université vient de partir en Perse, chargé d'une mission scientifique.

Le chemisier Alfred LANCE Junior recommande la saison d'hiver avec les toutes dernières nouveautés de Londres, Paris et Vienne.
15, RUE DU PONT D'ILE, 15, LIÈGE
Enseigne du Petit Chasseur Rouge - Téléphone 3443

On nous fait part de la mort, à Paris de Madame Veuve Sylvain Aupetit, belle-mère de Monsieur Paul Kochs, chef d'orchestre de notre théâtre Royal.

Nous présentons à Monsieur Kochs nos plus sincères sentiments de condoléance.

La Musique

Premier Concert au Conservatoire

M. Sylvain Dupuis n'est pas seulement un remarquable chef d'orchestre ; il a aussi l'art de composer un programme, d'instruire en intéressant ; d'équilibrer les œuvres de façon que la compréhension du public non initié n'éprouve point une tension continue.

Dans le programme de vendredi et samedi, la Symphonie héroïque de Beethoven, le Concerto de Schumann, les Variations symphoniques de Franck, trois chefs-d'œuvre d'éternelle beauté, accessibles par leur pureté même, avaient, en contraste, deux poèmes symphoniques contemporains, Don Juan, de R. Strauss et Stenka Razin, de Glazounov.

De tout cela, l'exécution orchestrale fut impeccable. M. S. Dupuis tire de sa phalange tout ce qu'elle peut donner ; il obtient le maximum de pureté, de vitesse, de sonorité, en douceur comme en force. Nous ne blâmons pas chaque unité de cet orchestre est une valeur : professeur au Conservatoire, médaille ou, à tout le moins, premier prix, et que le nombre de répétitions est à la volonté du directeur : son orchestre est presque entièrement de service obligatoire. Cela ne diminue en rien le mérite de notre chef, très admiré ; mais une entreprise particulière, limitée par les difficultés d'argent, ne saurait avoir les mêmes unités et le même nombre de répétitions.

Ceci doit d'autant plus rendre sympathique le courage de ces entreprises : particulièrement celle de l'Association des Concerts populaires, dirigée par M. Debeve. Donc, l'exécution fut merveilleuse et le succès, devant une salle comble, fut considérable.

Nous donnons plus loin quelques notes biographiques sur la soliste du concert, Mlle Blanche Selva, qui est appelée, suivant nous, à être la plus haute personnalité pianistique du vingtième siècle, comme le fut Liszt au dix-neuvième.

A Liège, on ne sait pas assez qu'à Paris et en Allemagne, on recherche, par la logique, la physiologie et l'idée musicale élargie, à rénover l'art du piano. Mlle Selva a bénéficié, auprès de Vincent d'Indy de cet enseignement amplifié et le développement d'une façon toute personnelle. Elle a, dans nombre de villes françaises, des centres d'élèves qu'elle visite par groupes tous les deux ou trois mois. Si nous pouvions obtenir d'elle un dispositif semblable pour notre ville, ce serait, ici, la rénovation du piano, car nos professeurs, au lieu de cultiver la routine, seraient entraînés eux-mêmes par le progrès : quelques-uns y sont tout disposés.

Mlle Selva a été acclamée samedi après les deux œuvres concertantes avec or-

chestre. Et nous savons que sa présence sera disputée ici, l'an prochain !

Villeneuve



Mlle BLANCHE SELVA

Mlle Blanche Selva est née à Brive-la-Gaillarde (Corrèze) le 29 janvier 1884. Elle est donc dans sa vingt-neuvième année, et tout à fait française puisque son père était originaire de Prades (Pyrénées orientales) et sa mère de Sarreguemines.

La nature avait fait beaucoup pour elle car les notes que nous consultons nous apprennent que, à 9 ans, elle entrait au Conservatoire de Paris, classe élémentaire ; elle y obtenait à 11 ans une première médaille et, disputée par les trois professeurs du cours supérieur, elle était, par tirage au sort, versée classe Duvernoy. Mais son étrange personnalité ne cadrait pas avec un Conservatoire ; elle démissionne, travaille sans professeur et donne, le jour de ses 13 ans son premier concert à Lausanne. Elle n'a jamais cessé, depuis, de jouer en public.

Elle avait 15 ans lorsqu'elle devint élève de d'Indy. Une leçon de loin en loin, car il s'était opposé à ce qu'elle vint à Paris. En 1900, il la fait pourtant entendre à la Société nationale ; de même encore en 1901. En 1902, à dix-huit ans, il la nomme professeur de piano, à la Schola Cantorum.

Son enseignement, très suivi, ne l'empêche pas de jouer fréquemment à Paris, en province, à l'étranger. Elle fait des tournées en Allemagne, en Russie ; à Nîmes, en 1911, elle a donné 9 concerts ! Elle joue chaque année au célèbre concert Colonne.

Prépare-t-elle ses concerts ? C'est douteux. Sa technique si souple ne lui demandait plus d'étude. Elle a ri vendredi, d'un beau rire enfantin, lorsque M. Rensson, après la répétition de midi, lui offrait de mettre un Pleyel à sa disposition jusqu'au lendemain. Elle a joué les deux concerts sans avoir fait une gamme ni un exercice ! Avions-nous tort de le dire ? Blanche Selva, c'est la rénovation du piano et des pianistes de bonne volonté.

MM. Charlier et Mawet ont entrepris de nous faire entendre les dix sonates de Beethoven pour piano et violon.

La première séance a eu lieu à l'Emulation, mercredi, devant un nombreux auditoire ; elle a réussi autant que possible. M. Mawet, le premier violon qui convient et l'on connaît la légèreté d'archet de M. L. Charlier, bien en situation dans les œuvres de la première manière, de Beethoven : succès très franc.

A l'Emulation encore, jeudi, le Concert Slave, réunissant un auditoire très mondain, qui a pleinement fêté les protagonistes, Madame Olga de Nabokoff, MM. Jean de Ponthière et Maurice Jaspas, qui présentait M. Florent Desoer.

La conférence sur la musique russe et ses interprètes de la soirée, a été courte, mais substantielle.

Et nous dirons bien vite notre enthousiasme pour l'admirable voix, la parfaite méthode de la cantatrice mondaine Mme de Nabokoff, traduisant avec autant de science que de charme une quinzaine de mélodies slaves.

M. de Ponthière, excellent violoniste, a joué des œuvres de Cui, Davidov, Glazounov.

M. Jaspas fut l'accompagnateur admiré de tout le programme.

Nos Théâtres

Au Royal.



Mlle HENRIETTE DE KNEBER

1ère danseuse travesti

Un de nos confrères a conté, dans un quotidien, que la semaine dernière il y eut, au Royal, trente-cinq spectateurs pour une admirable représentation de *Samson et Dalila*. Par contre, on a, dimanche, devant une salle comble, joué *Carmen* en dépit du bon sens !

C'est fâcheux, car l'œuvre de Bizet a les faveurs du public, et quelle désastreuse réclame on se fait ainsi !

Les raisons ? nous n'avons pas à les chercher. L'orchestre a été mauvais ; les chanteurs semblaient tous suivre un diapason aussi personnel que varié ; les choristes et même les figurants allaient à l'aventure. M. Delières aura sans doute certainement à cœur d'assurer les futures représentations de *Carmen* : qu'elles soient des exécutions, sans jeu de mots !

M. Morati, don José, est un bon comédien, un chanteur adroit, mais sa voix semble fatiguée et frémit exagérément. Mlle Montfort a la voix rêvée de son rôle ; sa beauté, trop plantureuse pour les danses du 2e acte, met bien en valeur la brutale sensualité de la Carmencita. M. Louis s'est trop peu servi de sa belle voix et n'a guère donné à Escamillo sa théâtrale fardée. Mlle Azzolini, fut une exquise Micaëla.

Paillasse, le même soir, nous a ramené M. Duine ; sa voix de basse est jolie, bien conduite : nous l'attendions plus grande. M. Massart, a été remarquable dans Canio, tant par son jeu que par son talent vocal. Mlle Rizzini continue à être une image aussi insignifiante que jolie.

Le même *Paillasse* a valu jeudi un triomphe à M. Nicolai, bûssé après l'air de Canio. M. Bruls interprétait Tonio, avec talent, c'est certain ; nous sommes malheureusement arrivés trop tard pour entendre le prologue.

Lundi, excellente représentation de *Rigoletto*. M. Massart déploie dans le rôle du duc une légèreté nerveuse, soulignée par son aisance vocale et sa mordante articulation. Les autres rôles très bien rendus.

Mlle Castel nous donnerait-elle la joie de renoncer aux notes en dessous ? Excellente dans Gilda, elle fut hier une Lakmé qu'il faut aller entendre : la jolie voix et quelle gracieuse comédienne !

Signalons le départ, sans doute momentanément, de Mme Berka et regrettons que Denise ait à peine réuni une demi-salle, mercredi. Succès triomphal pour les interprètes et même pour la pièce, qui n'a rien perdu de son angoissante émotion.

Nous souhaitons que M. Delières persiste dans sa courageuse initiative des représentations de Comédie Française, et que celles-ci entrent dans le mouvement mondain. En ceci, les meilleures choses ont besoin que la mode s'en mêle !

Villeneuve.

MM. les artistes trouveront à la maison Alfred LANCE Junior, 15, RUE DU PONT D'ILE, 15, LIÈGE un assortiment complet de maillots et bas de théâtre ainsi que les fards des maisons Lechner, Dorin, Piver, etc.

Au Gymnase

La Comédie Française a représenté lundi dernier une œuvre dramatique singulièrement moderne. Voici l'intrigue en quelques mots. Elle est d'une actualité véritablement saisissante. Une mère, éprise de science et de littérature beaucoup plus que de son mari, veut à toute force donner la main de sa fille à un jeune homme prétentieux. Ce pédant n'est pas au goût de l'aimable jeune fille. Elle résiste à sa mère et réclame l'appui de son père qui, comme d'habitude, aussi bien dans la vie qu'au théâtre, ne peut rien contre sa femme. Malgré les efforts du père, la jeune fille devrait peut-être accepter la volonté formelle de son impérieuse mère si son cœur ne s'était déjà épris d'un garçon de bon sens dont elle est aimée sincèrement. La volonté de la mère est inébranlable, même après une scène survenue entre le pédant et son ami où le premier est couvert de ridicule.

Cependant l'oncle de la jeune fille, homme d'esprit connaissant la vie et les hommes, révèle subitement vis-à-vis des deux prétendants une perte de fortune qui englobait la dot de la jeune fille. A cette nouvelle, notre pédant ne sait qu'imaginer pour prendre aussitôt la fuite et prouve ainsi, à la mère indignée, qu'il n'aimait la jeune fille que pour son argent.

L'autre jeune homme, au contraire, persiste dans son amour et la mère lui accorde la main de sa fille, alors que l'oncle annonce qu'il avait usé d'un stratagème pour démasquer les intentions malhonnêtes et intéressées du pédant.

J'ai rarement assisté à une soirée aussi palpitante de nouveautés dramatiques et comiques. Tous les problèmes les plus actuels de la vie moderne s'y trouvent traités : Féminisme, argent, amour. Je dirais même, si je ne craignais de partir en éclaircir sur la route de l'avenir, que cette soirée nous a révélé une œuvre d'avant-garde par certain côté.

C'est qu'en effet, une pièce, osant se hausser jusqu'au problème du féminisme le plus récent en nous dévoilant les conflits inhérents à l'émancipation de la femme, semble, à notre époque, quelque peu prématurée, car nous devons bien l'avouer, malgré l'énergie déployée chaque jour pour favoriser l'éducation de la femme, celle-ci n'est pas encore arrivée, comme dans la pièce représentée lundi dernier par la Comédie Française, à dépasser intellectuellement son époux. Nous devons encore attendre quelques années pour cela. Certes, ce temps viendra. La femme fait continuellement du chemin, elle a déjà franchi pas mal de frontières qui lui étaient fermées autrefois, elle a de plus d'une façon remplacé l'homme avantageusement, mais enfin nous devons bien constater que son règne n'est pas encore d'aujourd'hui.

Si sur ce point l'auteur de la pièce a quelque peu dépassé notre époque, il a su rester complètement d'actualité en peignant la préférence qu'accordait la mère à un imbécile prétentieux plutôt qu'à un esprit sain et modeste. Peut-être l'avez-vous déjà remarqué, en nos temps modernes, on ne rencontre sur sa route que l'amour et le respect de la bêtise. Partout, c'est le triomphe des imbéciles, admirant tout sans rien comprendre ; partout, c'est la stupidité démocratique hissant au sommet de la gloire les avortons du cerveau et rendant grâce à ceux qui se maquillent d'un

vernissé de savoir ; partout, c'est la sottise largement favorisée alors que les hommes intelligents ne rencontrent que railleries et misères. — A présent, pour vaincre, il ne faut pas dépasser les autres par le dessus, mais bien par le dessous. Vous me direz que, dans l'œuvre qui nous occupe, le prétentieux finit par être confondu, mais constatez, je vous prie, que le fait n'est qu'accidentel et que cette mère, s'adonnant aux choses de l'esprit, se trouvait tout naturellement portée vers la bêtise. (1)

Jetez donc un coup d'œil autour de vous et dites-moi combien de mères agissent de la sorte, même parmi les plus averties. Vous serez étonnés. Combien de personnes se laissent prendre aux apparences trompeuses et choisissent sans discernement le faux pour le vrai.

Comme je le disais plus haut, cette pièce est d'une actualité saisissante, probablement parce qu'elle fut représentée pour la première fois en 1872 ou plutôt parce qu'elle fut écrite par Molière sous le titre : *Les Femmes Savantes*.

Oh ! oui, on connaissait l'art au XVIIIe siècle français et les auteurs dramatiques contemplanter la vie et les hommes. Ils savaient pousser l'étude des caractères, ne craignaient point de sonder leur cœur, en extirpant les tares et les synthétisaient dans leurs œuvres avec un art sain, probe et original. Si des auteurs classiques, comme Molière, sont toujours d'actualité, ce n'est pas parce qu'ils traitèrent des sujets plus ou moins de leur époque, mais bien à cause de l'éternité de leurs personnalités, contrairement aux dramaturges modernes qui n'osent aborder, pour donner une fausse originalité à leurs œuvres, que des faits exceptionnels.

Que mes lecteurs, qui n'ont pas assisté à cette magnifique représentation aillent pour dix centimes *La Feuille Littéraire* et qu'ils lisent *Les Femmes Savantes*. S'ils sont sincères, ayant quelques aptitudes aux choses de l'art, ils comprendront ce que j'ai voulu leur dire.

Cette œuvre a été magnifiquement interprétée.

M. Siblot a composé un Chrysale craintif et tout à fait bon enfant, avec une science parfaite.

M. Dessonnes a croqué un Clitandre sincère. M. Brunot aurait pu être plus prétentieux. Les rôles de Vadius, le bel esprit, du notaire, d'Ariste, de Lepine et de Julien furent très bien tenus.

Parmi les rôles de femmes, Mlle Berthe Bovy, une liégeoise, incarne la gracieuse Henriette. Elle y fut à ravir, simple et aimante, plus soucieuse de son amour que la science. Elle sut trouver mille nuances délicates, mille grâces charmantes et plut infiniment au public. Mmes Colonna, Bouchet, Bally et de Chauveron remplirent leur rôle avec beaucoup de compréhension et d'adresse. Au demeurant, ce fut une soirée de tout premier ordre, un soir de grand art comme on devrait nous en donner davantage.

Hélas ! le public n'aime guère les œuvres classiques et Mlle Berthe Bovy, qui demandait à un ami venu la saluer dans sa loge, si on aimait le classique à Liège, avait mis, en artiste perspicace, le doigt sur la grande plaie de notre cité industrielle et mondiale...

Cette soirée unique, tant par le choix des œuvres que par l'interprétation, se terminait par *Les Folies Amoureuses*, de Regnard. Cette pièce a subi la marque du temps, mais elle eut malgré son âge apparent faire rire doucement, grâce peut-être aux acteurs qui jouent ces folies avec un entrain, une verve, une légèreté remarquables.

MM. Siblot, Bruno, Bourny et Mmes Berthe Bovy et de Chauveron enlevèrent ces trois actes avec une compréhension toute classique.

Nous avons eu également cette semaine *Sacré Léonce*, de M. P. Wolff, et *Son Père*, de MM. Albert Guinon et Alfred Bouchinet. Cette dernière comédie est une œuvre terne et sans intérêt artistique qui fut jouée par des acteurs au-dessus de leur rôle pour la plupart. Quant à *Sacré Léonce*, nous aurons l'occasion de reparler de son auteur après la première représentation des *Marionnettes* qui aura lieu cette semaine. Je dirai samedi prochain ma pensée pleine et entière sur *Primrose* et sur l'invasion de MM. de Fliers et Caillaud.

Arsène Heuze

MEMENTO. — *La Peur des Coups*, de Courteline, dont l'éloge n'est plus à faire.

Cecil Taverne 32, Rue du Pont-d'Avroy, 32 Dégustation des bières réputées : Dormunder Union Bier et Münchener Hackerbrau. Tél. 1965

A la Renaissance

Le succès de la revue *As-tu vu l'Eclipse* ? s'affirme de jour en jour et voici que l'on nous annonce de nouvelles scènes d'actualité qui constitueront pour les Liégeois une réelle surprise.

(1) Nous laissons à l'auteur la responsabilité de cette opinion. (N. D. L. R.)

THE TASTING ROOM
RUE CATHÉDRALE, 92 LIÈGE.

Au Pavillon

Les Trois Amoureuses

Flaque-lui des Gifles

La jeune direction du Pavillon qui ne veut décidément compter que des succès dans sa première campagne, se dépense pour y parvenir avec un soin, une ardeur digne de tous éloges ; ces attentions lui valent d'ailleurs une faveur toujours croissante auprès du public liégeois.

Nous avons donné à nos lecteurs une idée du scénario des *Trois Amoureuses*. Disons tout de suite que la verve de Maurice Ordonneau a enluminé l'intrigue de Jules Bauer des plus plaisantes couleurs aussi l'auditoire s'est-il follement amusé

incarné par M. Castrix dont la belle voix s'affirme toujours avec ampleur.

M. Henry Roy est un fringant capitaine et l'intelligente fantaisie de M. Dambine se dépense abondamment sous le monocol du baron Don Juan... ramoli. M. Harlin rend intéressant son domestique Franz et M. Marmont silhouette avec beaucoup de drôlerie le personnage du Bruxellois à la recherche de sa blanche épouse, à laquelle Mlle de Bourbon prête un « accent » convaincu.

L'entourage chante et danse avec entrain et la distribution mérite entièrement les bravos que l'on n'a d'ailleurs marchandé à personne.



FERNANDE DE BRASY



CÉCILE HINCELIN

qu'elle nous font parfois envier l'heureux sort de Hans : celui-ci est avantageusement aux verveuses saillies de l'adaptation.

La musique de M. Franz Lehar que d'aucuns eussent désirée plus abondante, renferme de fort jolies pages, notamment *La Valse des Roses*, que nous avons déjà mentionnée et une *Berceuse* aux modulations exquises que l'orchestre accompagne avec charme.

C'est dans les motifs languoureux que l'auteur de *La Veuve Joyeuse* nous donne le meilleur de son art : en dehors de la note sentimentale, sa manière reste plutôt ingénue et ses *finales* (sauf celle du deuxième acte) manquent un peu d'éclat, surtout après les sonores baissures de rideau des *Petites Etolles* et de *Hans, le Fendeur de Rites*.

Néanmoins, nous pensons que la partition des *Trois Amoureuses* peut s'inscrire en beauté dans le répertoire viennois, ce que l'assistance a d'ailleurs exprimé par de chaleureuses ovations.

Aussi bien l'œuvre est-elle dignement présentée. Le trio des amoureux trouve en Mmes de Brasy, Siebel Delcourt et Cécile Hincelin (une nouvelle venue aimable et bien chantante) des interprètes si gracieuses

SIEBEL DELCOURT

Le lever de rideau nous avait révélé un acte de M. Georges Ista, dont *Li-Bébo*, cette œuvre si humaine, triomphe en ce moment au Théâtre Communal Wallon. Notre excellent collaborateur a pu montrer que son métier scénique ne perdrait rien en s'adaptant à la scène française après tant de succès dans le théâtre poitevin.

Flaque-lui des Gifles ! c'est l'ordre qu'intime à Mulard son amie Hilda qui croit avoir été insultée par Brichieu. Les chicaneries de la rancunière maîtresse feront que Mulard recevra de son camarade les gifles qu'il devait lui donner et, les cris de la belle ayant ameuté le quartier, la police emmènera au poste le malheureux amant.

Cette pochade savoureuse qui, nous semble-t-il, gagnerait à être amputée de la scène finale (*In Cauda venenum*) se distinguant par un dialogue alerte et jovial qui a réjoui tout le monde.

L'œuvre est enlevée avec beaucoup d'entrain par Mlle Fichet, qui est une Hilda impérieuse et capiteuse, et MM. Vigué, Coupigny, Godefroy, Marmont qui donnent à ce lever de rideau la plus attrayante allure.

Jean Valgrune.

Théâtre Communal Wallon

En attendant les créations prochaines, l'excellente troupe du Théâtre nous a donné dimanche deux bonnes reprises de *Moncheu Grignac* et de *Estans-gne mariés* ? en même temps que la seconde représentation de *Li Mohone*. Programme copieux et très gai. Salle archi-comble.

L'interprétation a été très satisfaisante. Moncheu Grignac, le vivant tableau de mœurs sériennes qu'a signé Lucien Maubeuge a été parfaitement joué par M^{me} Ledet, MM. Roussar, Broka, Roussiau et Loos.

Au second acte de *Li Mohone* grand mère Dauzot a eu quelques hésitations. M. Roussar nous semble avoir tiré meilleur parti du rôle de Djor Dauzot.

Une digression à propos de l'intermède. M. Cajoit semble vouloir se spécialiser dans le monologue. Félicitons-l'en ; les chanteurs sont légion, alors que monologues verveux et beaux poèmes dorment dans les livres clos.

Estans-gne mariés — scènes de famille que l'on croirait écrites à l'intention des célibataires — a terminé la soirée la plus gaie du monde. Mention spéciale à Mme Legrain, féroce en Janette Mouton. Félicitations au souffleur qui a eu une fière besogne au second acte.

Lundi, soirée populaire. Public entassé, exubérant, s'amusant de tout et y allant de bon cœur de ses rires et de ses bravos. Le brave petit orchestre, si bien dirigé par le

maestro Duysenx a eu sa part d'applaudissements après la fantaisie sur *Les Cloches de Corneville*. « Janette » la belle pièce d'Henri Simon, a recueilli son habituel succès. Et « Dri l'Étoile », où Simon Radoux a mis tant d'observation et de coquetterie, a été enlevée avec une verve endiablée par tous ses interprètes.

En bref deux bonnes soirées à l'actif du Théâtre Communal Wallon.

Julien Flament.

AU CORSET GRACIEUX

Alice Latour
7, rue du Pont-d'Île
... LIÈGE ...
MÈME MAISON
3, r. Longue Monnaie
... GAND ...
GRAND CHOIX
DE
CORSETS
confectionnés
et de
Soutien-Gorge
Corsets de Fillettes
... Corsets ...
de
tricot et de tulle
Spécialité de Corsets sur mesure
RÉPARATIONS

Téléphone 4064

Vis à vis le Royal

MAXIM

Restaurant de tout 1^{er} Ordre
■ ■ Soupers après les spectacles ■ ■